

PRÉFACE.

Près de trente ans se sont écoulés depuis la première publication du Dictionnaire de M. Planche; et la réputation de cet excellent livre est depuis longtemps établie; c'est de son introduction dans nos écoles que date l'impulsion immense que les études grecques ont reçue en France; impulsion telle, qu'aujourd'hui, malgré les améliorations successives qu'il a reçues dans plusieurs éditions, cet estimable livre est resté lui-même en arrière comme toute œuvre qui commence une ère de progrès. Dans cet état de choses, le besoin d'une nouvelle édition se faisait sentir; il fallait mettre ce Dictionnaire au courant de la science; il fallait coordonner avec les admirables travaux d'Henri Estienne, les travaux de la critique moderne, et principalement ceux de l'érudition allemande, dont les résultats sont consignés dans les excellents lexiques des Schneider, des Riemer et des Passow, qui, aujourd'hui, justement appréciés en France, y sont cependant encore généralement peu connus.

Depuis le *Trésor* de Henri Estienne, le travail lexicographique le plus important qui ait été publié sur la langue grecque est, sans contredit, celui de Schneider. Mine féconde d'observations précédemment omises ou négligées sur l'histoire naturelle, la botanique, la physique et les mathématiques, et d'indications peut-être encore trop générales ou trop scientifiques, mais devant conduire et conduisant déjà à des dénominations plus vulgaires et par cela même plus restreintes et plus précises; riche d'une foule d'expressions et de significations nouvelles, recueillies non-seulement dans des poètes et des prosateurs moins généralement lus, tels qu'Aratus, Apollonius de Rhodes, Appien, Quintus de Smyrne, Nonnus, Aristide, Héliodore, Jamblique, Thémistius, Synésius, etc., mais même dans les auteurs les plus classiques, ou les plus connus, comme Pindare, Aristophane, les trois tragiques, Thucydide, Théophraste, Polybe, Denys d'Halicarnasse, Arrien, Joseph, Plutarque, etc., et toujours accompagnées de citations qui permettent de remonter aux sources et de vérifier l'exactitude des recherches et des explications, cet ouvrage, en devenant le complément du grand dictionnaire de Henri Estienne,

PRÉFACE.

viii

est devenu en même temps, ou a dû devenir le point de départ et la base de tous les ouvrages postérieurs du même genre.

Cependant il ne faut point s'y méprendre, le mérite de ce livre est bien plutôt dans l'abondance que dans l'exactitude des détails. Bien des formes et des significations de mots y ont été admises sur la foi de leçons et d'interprétations aussi contestables et aussi hasardées que celles, par exemple, de Brunck et de Schütz sur les tragiques. La plupart donc ne pouvaient et ne devaient trouver accès dans un autre dictionnaire qu'après mûr examen et sévère contrôle, ou qu'à condition de garder, comme dans les lexiques de Passow et de M. Riemer, les signes à l'aide desquels il était primitivement possible d'en reconnaître le bon ou mauvais aloi : ou bien il fallait les exclure. C'est ce dernier parti qu'avait choisi M. Planche; et, si l'on considère en effet quelle tâche c'était, d'une part, que de reproduire pour la première fois dans un dictionnaire grec-français toute la nomenclature du *Thesaurus* de Henri Estienne, combien, d'autre part, l'œuvre critique dont nous parlons, commencée par M. Riemer, et à peine aujourd'hui achevée par nous, augmentait les longueurs et les difficultés de cette grande entreprise, et pouvait même écarter l'auteur du but qu'il s'était proposé, comme du plan qu'il s'était tracé, on lui saura gré d'avoir mieux aimé laisser subsister dans son ouvrage des lacunes qui pouvaient se remplir successivement et à la longue, que de les combler trop précipitamment, en transcrivant des erreurs : ou si peut-être on le blâme, ce ne sera plus que d'un excès de réserve.

C'est sous un autre point de vue, par une circonspection ou une timidité semblable, que Schneider lui-même n'avait point osé, même en 1819 (nous citons la date de l'édition qui se trouve entre nos mains), admettre dans son dictionnaire les réformes si heureuses introduites par Buttmann dans la partie lexique de la grammaire grecque. C'était un sacrifice de ses convictions qu'il faisait aux habitudes routinières qui, à une époque si récente, régnaient encore, à ce qu'il paraît, dans la plupart des écoles de l'Allemagne; et le reproche que lui fait Passow d'avoir dédaigné de porter son attention sur un objet si important, n'est point mérité : car il regrette dans sa préface d'être obligé, par condescendance pour des préjugés invétérés, de conserver dans les verbes grecs, tant de formes qui ne sont point des formes, tant de mots qui ne sont point des mots, et de se voir condamné (nous conservons son expression) à *jouer de la vieille lyre*. Son excuse est celle de M. Planche.

Mais le premier de nos livres classiques, d'où aient été bannis ces types barbares, créés par certains grammairiens, dont les inventions n'avaient abouti qu'à hérisser de difficultés une étude qu'ils avaient sans doute la louable intention de rendre plus facile, est une grammaire grecque publiée par l'un de nous dès 1817 *. Aussi M. Planche, dans la troisième édition de son dictionnaire (1824), avait-il tenté en cette partie, sinon une réforme complète, au moins une sorte de compromis entre l'ancienne et la nouvelle méthode.

La grammaire que nous venons de citer, distinguait aussi la langue des prosateurs de celle des poètes, par cela même qu'elle présentait uniquement et spécialement les formes appartenant à la première. Cette distinction, d'ailleurs se trouve très-clairement établie par tous les lexicographes allemands. Nous devons néanmoins avouer que, pour la rendre plus saisissable au premier coup d'œil, nous avons emprunté à M. Alexandre son astérisque; de même que, comme indice des formes et des significations douteuses, nous

* *Cours de Thèmes grecs*, précédé d'une grammaire grecque. Paris, Le Normant. 2 vol. in-8°, prix 6 fr.; chaque partie 3 fr.